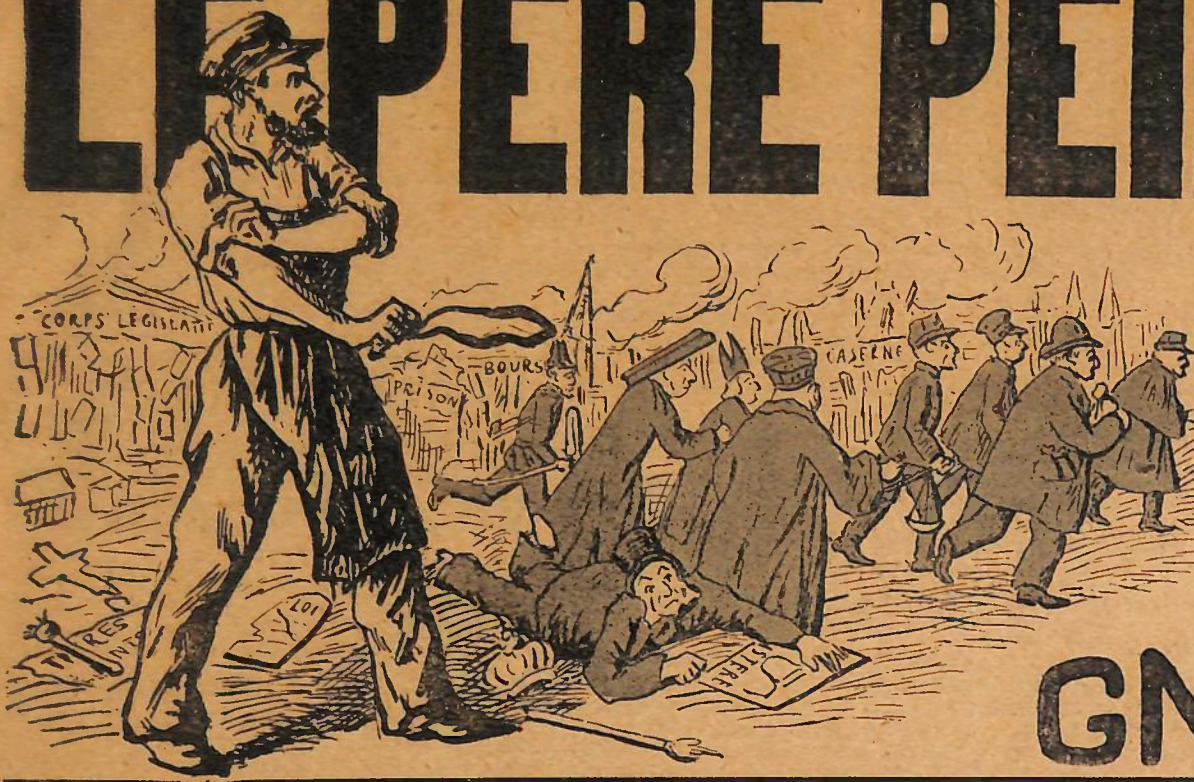


LE PÈRE PEINARD



Réflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS } Un an 6 f 0
France } Six mois 4 f 0
Trois mois 2 f 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS } Un an 8 f 0
Extérieur } Six mois 4 f 0
Trois mois 2 f 0

Le Pacte de Famine

L'ACCAPAREMENT DU BLÉ

TRIOMPHE DES GAZIERS BORDELAIS



Le Pacte de Famine

Ah foutre, voici que le populo va en endurer de cruelles !

Le pain renchérit !

Déjà, à Paris, il a augmenté d'un sou.

Et ce n'est pas fini, nom de dieu ! Y a des chances pour que le renchérissement ne s'arrête pas là.

D'où vient cette cherté ?

Faut-il l'attribuer à une mauvaise récolte ? Cette année y a-t-il eu moins de grain que les années passées ?

Non pas ! La récolte a été bonne : elle a balotté dans la moyenne ordinaire, ni plus, ni moins.

C'est y donc que notre patelin ne fournit pas assez de blé pour suffire à la consommation ?

Non pas ! La production, à peu de chose près, équilibre la consommation.

Pour lors, si ce n'est pas faute de récolte, si notre patelin se suffit à peu près à lui-même, on est amené à conclure que, si le pain renchérit, c'est que des crapules s'amuse à nous affamer.

Parfaitement !

Il y a, à l'heure actuelle, disséminés aux quatre coins de la boule ronde, une bande de scélérats qui ont entrepris de gagner des millions en faisant renchérir le blé.

C'est-à-dire, en assassinant le populo.

On vient d'expédier au bagne les aztèques qui ont estourbi cette vieille chipie de baronne de Valley.

Que sont ces vauriens, comparés à ces crapulards d'accapareurs qui, de gaieté de cœur, sans courir le moindre risque, vont serrer le kiki à des milliers et des milliers de pauvres bougres ?

Les bandits des moulins Darblay qui, pour la France, sont les chefs de file des accapareurs, — le jean-foutre Moïse Dreyfus et son copain, le directeur des moulins, le sieur Lainé, sont autrement scélérats que Lagueny et ses fripouillards de complices.

Ceux-ci n'ont escoffié qu'une vieille usurière, — et, pour ce faire, ils ont risqué leur peau.

Au contraire, les accapareurs du blé ne risquent que la peau des autres. C'est le dos au feu, le ventre à table, qu'ils ruminent leurs crimes et, quand ils veulent faire un

coup, ils n'ont pas besoin de quitter leurs pantoufles : sans sortir de leur turné princière, ils vont au téléphone, ... et l'affaire est bâclée !

Pour ces bandits, le téléphone a une sacrée supériorité sur le surin : avec le couteau ils ne pourraient faire passer le goût du pain qu'à un pante à la fois, — avec le téléphone, en quelques secondes, ils fauchent une foulitude de prolos.

Et ces monstres, qui forment la plus infernale association de malfaiteurs qu'on aie jamais rêvé, opèrent avec d'autant plus de quiétude qu'ils ont la gouvernance dans leur manche.

Y a bien, dans le Code, des lois contre les accapareurs, mais les lois ne sont pas faites pour les riches.

Les preuves d'accaparement crèvent pourtant les yeux : les bandits des moulins Darblay, qui sont des meuniers et dont, par conséquent, le métier est d'acheter du blé et de vendre de la farine, achètent de la farine et tripotent sur les blés.

Pourquoi ça ?

Dam, y a une raison : raréfier les denrées, et faire hausser les prix !

Et Méline, qu'on a baptisé avec bougrement de raison MOSSIEU PAIN-CHER, n'ignore rien de ces tripotages, mais il est leur copain, que dis-je, leur caniche !

C'est lui qui, avec ses mic-macs protec-

tionnistes, prépare depuis quelques années l'affreuse crise où nous voilà maintenant empêtrés jusqu'au cou.

Car, foutre, y a pas d'illusion à se faire : quand le pain hausse de prix, tout renchérit en proportion.

Une seule chose a chance de diminuer : c'est la paye des ouvriers.

Nous sommes donc dans un foutu pétrin ! La famine nous guette !

— 0 —
Eh bien, c'est pas pour chiner, mais il faut que les grosses légumes qui tiennent la queue de la poêle soient encore plus bêtes que crapules.

En effet, s'ils avaient deux liards de flair, ils feraient comprendre à Moïse Dreyfus et aux autres scélérats qu'il s'est associés pour l'accaparement du blé que c'est un jeu bougrement dangereux.

Et illico, sous menace d'envoyer toute la bande à la Nouvelle, rejoindre Lagueny et C^o, il leur ordonnerait de se ruiner pour faire diminuer le prix du pain.

Cela, non pas pour les beaux yeux du popolo.

Foutre non !

Uniquement pour que la digestion des richards ne soit pas troublée un de ces quatre matins.

Car, y a pas besoin d'être ferré à glace sur l'histoire pour savoir que les chambardements sociaux suivent de près l'accaparement du blé.

Au siècle dernier, peut-être bien que sans le Pacte de famine nos grands pères n'auraient pas foutu la Bastille en bas et coupé le cou à Louis Capet ;

D'autre part, Louis-Philippe avait chance de durer plus longtemps sans les tripotages qui, en 1847, amenèrent la famine et dont la révolution de 1848 ne fut qu'un ricochet.

— 0 —
Voilà des précédents qui devraient donner à réfléchir aux jean-foutre de la haute. Mais ils sont trop bêtes !

Les Bagnes Flottants

Je ne sais pas si les matelots sont aussi rigolots que le serine la chanson, mais ce que je sais foutre bien c'est que leur métier ne l'est guère, rigolot.

En mer, les matelots sont à la merci des chefs qui, sous prétexte qu'ils sont maîtres à bord, peuvent faire n'importe quelles crapuleries : il leur est permis de foutre leurs hommes aux fers, de leur appliquer la torture, ou si ça leur dit, de leur trouer la peau à coups de revolver.

Qui pourrait y trouver à redire ? Ils sont les maîtres, — et sont armés jusqu'aux dents !

Aussi, ils ne se gênent guère.

Et, le malheur, c'est que les crimes de ces bandits restent ignorés ; les marins n'ont que de minces rapports avec les terriens : quand ils débarquent, c'est pour faire des galipètes, se dessaler un brin, tirer des bordées. Les gas patachonnent pire que des jeunes cabots auxquels on a coupé la corde.

Ne leur parlez pas du bagne !

Pour l'instant, ils ont d'autres bateaux en tête, et ne songent qu'à oublier le cauchemar de leur vie maritime.

Autre chose, ils n'aiment pas à se plaindre, ni à jérémier.

Peut-être les risques qu'ils courent habituellement y sont-ils pour quelque chose : habitués à faire la nique à la camarade, accoutumés à une existence à la dure, ils ont la peau coriace et se foutent des crapuleries de leurs chefs autant que de la piqûre d'un moustique.

Peut-être aussi trouvent-ils que se plaindre c'est s'abaisser, — ou bien encore, ont-ils la conviction que tout ce qu'ils pourraient degoïser ferait autant d'effet que de pisser dans l'Océan, avec l'espoir de faire déborder la Seine.

Quoi qu'il en soit, les matelots sont quasi muets.

De ci, de là, seulement, il nous revient quelques-unes des horreurs dont ils sont victimes.

Et alors, on est à se demander quelles bêtes brutes sont ces chefs ?

Ce qu'ils sont ?

Rien de plus simple : des hommes ayant

pleins pouvoirs ! Sachant qu'ils ont droit de vie et de mort sur tout l'équipage, sachant que nul ne doit ouvrir le bec ou remuer le petit doigt sans leur permission, ils deviennent vite des monstres.

Il arrive à ces charognards le même coup qu'aux bandits couronnés : la toute-puissance les affole et, se croyant au-dessus de tout, y a pas de saleté ou de crime qu'ils ne se croient permis.

Les Néron, les Caligula, les Napoléon sont, en grand, ce que les capitaines de vaisseaux sont en petit.

— 0 —
Un échantillon de ces monstres au petit nœud, c'est le capitaine du vaisseau anglais le *Kildonan*, un jean-foutre nommé Grafton.

L'autre semaine, le vapeur quittait Bordeaux et le capitaine commandait à un de ses matelots, William Witt, d'exécuter une manœuvre. Celui-ci l'envoya paître et refusa d'obéir.

Du coup, le Grafton entra dans une rage folle : il sauta sur le râble au mathurin qui lui avait manqué de respect, mais celui-ci s'esquiva et pour se mettre tout à fait hors d'atteinte il essaya de sauter dans la rivière.

Va te faire fiche ! il fut agrippé par son bourreau qui, aidé du second, le culbuta ; après quoi, les deux bandits passèrent à tabac le malheureux, — quelque chose de bougrement fadé !

A force de cogner, ils l'empêchèrent de gigoter et réussirent à lui fourrer les menottes, — ils réussirent aussi à lui tordre le bras gauche, au point de le lui déboîter.

Nom de dieu, ce qui est rudement triste, par exemple, c'est de penser que cette horreur avait des spectateurs ! Que foutaient donc les autres matelots pendant ce temps-là ? Avaient-ils des étoupes dans les plats à barbe pour n'avoir pas entendu les hurlements de leur camarade et du pissat de richard dans les veines pour que leur sang n'ait pas bouillonné ? Pourquoi n'ont-ils pas mis le hola ?

Prenez-vous en à ce maudit respect de la discipline ! Crainte qu'il ne leur en arrive autant, ils n'ont pas bougé.

Dès l'arrivée du *Kildonan* à Pauillac, le matelot martyrisé décanilla à terre, prit le train pour Bordeaux et se ficha au pieu, aux trois quarts clampsés.

Mais, tandis qu'un terrien aurait porté plainte, lui se contenta de se soigner.

C'est son entourage qui, le voyant dans une triste passe, alla trouver le quart d'œil : un médecin légiste s'amena qui constata les plaies ; après quoi on se ficha à la recherche du capitaine et de son second.

Pour ce qui est du second, y a plus à s'occuper de sa fiole : il a bu son dernier bouillon dans la Gironde, — probablement dans une heure de soulographie. Quant au capitaine, on l'a retrouvé à Bordeaux, occupé à recruter un nouvel équipage, l'ancien l'ayant plaqué.

Dam, si les mathurins n'avaient pas eu le cœur d'intervenir en faveur de Witt, du moins ils avaient eu le nez assez creux pour ne pas rester de bon gré sous la coupe du féroce capitaine. A Pauillac, ils avaient profité de l'absence et s'étaient fuites dar-dar.

Une fois retrouvé, n'allez pas croire qu'on a fichu ce maudit capitaine au bloc et qu'on va le faire passer en jagerie pour tentative d'assassinat.

Ah ouat !

On s'est contenté de le prier de se tenir à la disposition de la justice.

Et le bandit peut s'y tenir sans crainte : on ne lui fera pas de bobo.

Ah, si le matelot était à sa place et que lui ait reçu la tatouille, ça changerait d'ancienne : le matelot serait dans de sales draps ! Mais du moment que c'est le supérieur qui a aux trois quarts estourbi un inférieur, c'est une peccadille qui ne tire pas à conséquence.

— 0 —
Et d'ailleurs, qu'on condamne ou non le capitaine Grafton, c'est y ça qui l'empêchera de recommencer ? Ou même, c'est y ça qui servira de leçon à ses pareils ?

Que non pas !

Tant que les capitaines seront les maîtres tout puissants à bord, ils en feront voir de cruelles aux pauvres bougres qu'ils auront sous leurs griffes. Il n'y a pas de changement ni d'adoucissement à prévoir dans leurs mœurs ; les bons capitaines sont des oiseaux aussi rares que les bons tyrans.

Pour que les vaisseaux deviennent habitables et ne soient plus d'affreux bagnes flottants, il faut que la hiérarchisation qui y est de mode s'évanouisse et fasse place à la libre entente. Il faut que l'équipage soit un groupement de gas, francs du collier, se connaissant

et se gobant, et qui, sans autorité d'aucune sorte, se répartissent le turbin, selon les facultés d'un chacun.

Alors, le gas qui indiquera les manœuvres n'aura pas besoin de se balader à bord, revolver au poing, — comme le font trop souvent les capitaines actuels. Mais aussi, il n'aura pas un cheveu d'autorité, il sera sur un pied d'égalité avec tous les gas de l'équipage et c'est justement de là que sortira la concorde et l'harmonie.

Seulement, pour que les équipages de vaisseaux se recrutent d'aussi galbeuse façon il faut que les armateurs ne soient qu'un zéro en chiffres, — donc il faut que la tempête sociale ait aéré la situation.

Jusque là, à bord de son vaisseau, un capitaine continuera à être un petit tsar.



— 0 —
Fin, le boucan fait par les bouffe-galette autour des sénateurs.

Ça n'a été qu'un feu de paille que les bourriques ministérielles ont éteint avec une potée de pot de chambre.

Les têtes de veau de la Triperie sénatoriale restent donc nature : on ne changera rien à leurs habitudes et ils continueront à faire sous eux, sans se préoccuper s'ils embrennent le voisinage.

Tout de même, quelle sacrée comédie !

A peine s'il y a huit jours que les saltimbanques de l'Aquarium gueulaient pire que des putois.

Et maintenant, plus rien !

C'est à croire que les pachydermes antédiluviens du Sénat n'existent plus, tellement les politicards font le silence sur eux.

Qu'on vienne donc prétendre, maintenant, que les airs de casseurs d'assiettes que se donnaient les « vingt-cinq francs » n'étaient pas des hableries de polichinelles !

Si ce n'était pas ça, ils n'auraient pas reçu, sans rechigner, le glavier que les gâteaux, dont ils fourrageaient les narines avec leur projet de loi, leur ont craché au visage.

Ils auraient rouspété, au lieu de se contenter d'essuyer la chose et de taire leur bec.

Or, ils ont été plus muets que des gendarmes en pain d'épices !

Dès que le flanche réclamant l'élection des sénateurs par le suffrage universel a été pondu, ceux-ci l'ont réclame et, en cinq secs, ils l'ont foutu par dessus bord. Ils n'ont pas mis degants, et pour dire « zut ! » aux bouffe-galette de l'Aquarium, ils n'ont même pas usé de binaises jésuitiques qui sont à la mode dans le sale monde parlementaire.

Y avait pas mèche d'être plus insolents que l'ont été les baveux du Sénat ! Le jour même où on leur a servi le projet les concernant, sans même faire semblant de discuter, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils l'ont repoussé en cœur.

Et les bouffe-galette n'ont pas répondu du tac au tac !

Ils ont posé leur chique et ont fait les morts.

— 0 —
Depuis lors, nos députés se sont donnés des airs affairés avec le budget et ont entrepris de cataloguer la danse des millions.

C'est une ritournelle qui recommence tout les ans et qui est tous les ans pareille : pendant onze mois, les bouffe-galette clabaudent qu'il faut faire des économies et, quand vient la saison du budget, ils s'empressent d'y foutre une rallonge.

Mieux vaudrait que ces jean-fesse ne fichent rien ! On vivoterait sur le même pied, — sans amélioration, — mais au moins notre sort n'empirerait pas.

Or, par le temps qui court, que nos élus soient réacs ou sociaux, ils n'ont qu'un dada : nous gruger jusqu'à la gauche.

Je dis « nos élus : » c'est une façon de parler que les bons bougres excuseront : il est passé le temps où le vieux gniaff avait la gnolerie d'aider à confectionner des élus. Maintenant, s'il s'agit de leur administrer des trognons de choux ou des œufs pourris sur le gniass, j'en suis, — quant au reste, macache, j'ai les pieds nickelés !

— 0 —
Un temps qui est bougrement loin aussi, c'est l'époque où les malins de l'Aquarium saisis-

saient le budget aux cheveux et profitaient de l'occasion pour se faire mousser.

C'était la saison où le populo avait encore des illusions républicaines : on ne savait pas que tous les gouvernements se ressemblent et que le meilleur ne vaut pas tripette. Pour lors, on pensait qu'en changeant les rouages de l'Etat, y avait mèche de réduire le frottement et de diminuer d'autant la mistoufle populaire.

Alors, pour nous entretenir dans nos erreurs et nous faire patienter, les finauds se fendaient de grands jaspings contre la frocaille; ils déblatéraient contre le budget des cultes et, avec accompagnement de trémolos, ils réclamaient la séparation de l'église et de l'Etat.

Puis encore, fallait entendre les vieilles barbes gueuler contre les fonds secrets! C'était une immondice impériale qu'il fallait fiche au rancard illico. — et ces avale-tout cru tapaient des poings, faisant un fouan des cinq cent mille diables.

Finis tout ce battage!

Les curés sont républicains, — y en a même qui se disent socialistes, — qui donc voudrait leur supprimer la pâtée?

Y a plus personne d'assez méchant!

Quant aux fonds secrets, on n'en parle que pour augmenter leur dose.

—o—

D'où vient ce revirement?

D'une chose toute simple : autrefois, quand le populo coupait dans les boniments républicains, y avait nécessité de le tenir en haleine.

Désormais, c'est inutile. Et ça, parce que le populo est revenu de ses illusions : il subit la république, comme il subirait n'importe quel gouvernement, — sans rien espérer d'elle.

En conséquence, les gouvernants n'ont plus besoin de se gêner, ni de se donner des airs libérateurs : ils n'ont qu'à faire leur besogne qui consiste à nous plumer vifs et à nous serrer la vis jusqu'à extinction.

Et ça durera tant que le populo croupira dans l'état de jemenfoutisme où il mijote actuellement. Mais, un de ces quatre matins, quand il en aura endure de trop raides, la moutarde lui montera au nez, — pour le coup, il mettra les pieds dans le plat.

Ce jour-là, gare la casse!

Frasques d'un Loupiot

Voici une petite histoire, — d'un calibre courant, — comme il s'en dévide chaque jour dans notre chienne d'existence, mais qu'en bonnes truffes que nous sommes trop, nous laissons passer inaperçues.

Il s'agit d'une gaminerie d'un loupiot de dix ans : le gosse a barboté une pièce de vingt francs dans la caisse de la guichetière, à la gare de ceinture, à Charonne.

Oh, il n'a pas eu grand peine : la galette était dans un tiroir entrebaillé, lui faisant les yeux doux : sa petite caboche n'a pu résister à la tentation, il s'est laissé tomber sur un joli sou d'or.

Il était vu de bon œil, bien accueilli partout, le loupiot : et beaucoup se disaient qu'il était regrettable qu'un petit garçon si mignard soit fils de sergot.

Quand il eut ses vingt balles dans le creux de la main, le mioche s'en fut faire de la monnaie illico.

Ça fait, pas mufle, il récolta tous les marmailons du quartier, — et ça pullule en ces tristes quartiers! — puis, en bande joyeuse, on se rendit au « marché aux puces », en dehors des fortifs, à Montreuil.

Mince de noce!

Le gosse du flicard n'ayant pas encore l'esprit d'accaparement payait à ses petits copains tout ce qu'ils désiraient. Bien mieux, quand on fut pour rentrer chez les parents, il distribua des sous aux uns et aux autres.

—o—

— Où as-tu pris ces sous, dis, vermine?

— C'est mon camarade qui me les a donnés...

Ca, c'est une bonne bougresse de la rue d'Avron qui interroge son loupiot. Turellement, chez les pros, — surtout dans ces parages, — ce n'est pas l'argent qui embarrasse et c'est bien rare quand un gosse a deux ronds, le dimanche, pour se pousser du col.

Se doutant que ces sous ont été barbotés, la mère s'en va chez les parents du charpateur et les rend. Des bonnes femmes du quartier, dont les gosses avaient été de la vadrouille enfantine, suivent le mouvement et toutes reportent les quelques bricoles qu'avaient acquis leurs loupiots.

Mais voici que la justice entre en scène, sous la forme du quart d'œil de Charonne. C'est

foutre pas lui qui a inventé l'eau sucrée, — et ce que les bonnes bougresse du quartier se fichent de sa poire, maintenant, c'est un vrai beurre!

Le sergot lui avait raconté les frasques de son fils et, sans plus de façon, le type réquisitionna la bonne bougresse qui, la première, avait restitué les sous, — y en avait treize.

— Madame, fait le commissaire, votre fils s'est rendu coupable d'un grave délit. Toute la journée d'hier il a vagabondé avec l'auteur d'un vol. Vous êtes responsable et vous devez participer, avec les parents du coupable, à la restitution des vingt francs barbotés.

La bonne bougresse le reluque dans le blanc des yeux et, sans s'épater, lui demande s'il la prend pour une gourde? En ce qui la concerne, la première, elle a rendu ce qu'avait son gosse : pour le surplus, ajoute-t-elle, ça regarde le sergot.

Le quart d'œil ne s'attendait pas à ce qu'on lui tint tête, alors il le prit au tragique et gueula :

— On vous traînera devant la cour d'assises, et il faudra bien que vous en donniez de l'argent, sacré nom de dieu!... A la cour d'assises, madame! à la cour d'assises!

Habituellement, rien que le mot « cour d'assises! » fait un effet boeuf, — surtout sur les femmes.

Cette fois, y eut rien de fait : la bonne bougresse ne se laissa pas épater et envoya paître le roussin.

Moins finaude, une autre mère à qui le quart d'œil poussa la même postiche s'émotionna : en entendant parler de cour d'assises elle fut prise de venette et fouillant dans toutes ses doublures, elle trouva juste quinze sous, — le déjeuner peut-être, — qu'elle aboula illico.

—o—

Ceci dit, les camaros, imaginez que le gosse charpateur eut été le fils d'un prolo; le quart d'œil aurait opéré différemment : les parents auraient eu le leur et il leur aurait fallu des pas et des démarches pour éviter à leur môme d'être bouclé dans une maison de correction.

Mais, un fils de sergot, c'est comme papa ou un député : c'est inviolable!

Dans le quartier, on rumine ferme là-dessus : tant de fois le commissaire s'est montré si rudoyant avec le pauvre monde que de le voir, plein de mansuétude pour son subordonné, ça fait conclure que l'égalité républicaine existe, peut-être, au bout d'une perche..., mais pas ailleurs!

Les langues marchent, les commères potinent, — et, à bout d'arguments, on en vient à conclure que, pour que ça change, il faut que tout change!



LA CLASSE

(Voir le dernier numéro)

La Chambrée. — « Allez, tout le monde debout, nom de dieu! Les bleus, les bleus, remuez-vous! Nom de dieu de nom de dieu, v'là que le réveil va sonner et tout le monde est encore au panier. »

Il est environ cinq heures du matin, et dans la chambrée où flotte une asphyxiante odeur de pets réchauffés et de chaussettes russes déroulées, le cabot auquel est confiée la police de la chambrée fait lever les jeunes trouffions. C'est moins drôle que la veille, bien sûr, ce réveil de l'ivresse lourde, avec le bec empâté, comme empoisonné, et l'inévitable mal aux cheveux. Pourtant, il faut se tirer du pieu, car, voudrait-on y siester quelques minutes, y aurait pas mèche. Le potin journalier recommence — puis des anciens font des farces.

— L'homme de chambre, au café! Au jus, au jus, nom de dieu!

— Balayez sous vos lits!

— Pas de pinceau! L'homme de chambre d'à côté l'a secoué.

— Encore mille soixante quatre jours demain matin, et la classe... Vive la clâââsse!

— Etes-vous prêts les bleus! Cirez les pieds de châlit, nom de dieu! Regardez-moi cet empoté qu'a pas encore mis ses croquenots, passez-moi ce gaillard-là au polochon. Au polochon, nom de dieu! Au polochon!

Et aussitôt, dix, vingt polochons, maniés vigoureusement, s'abattent sur le pauvre bougre qui n'en peut mais.

Et y en aura, les bleus, de ces pauvres diables, risée des anciens, souffre-douleur de la chambrée, et qui continuellement en butte à toutes les taquineries de jean-foutre, un beau jour, en ayant plein le dos, feront un « malheur » ou se feront passer l'arme à gauche.

Chaque année, à pareille époque, les quotidiens narrent en deux lignes la mort ou le « coup » d'un de ces malheureux! Et personne ne songe au pénible calvaire qu'a gravi le jeune trouffion avant de mettre son projet à exécution; les anciens, généralement coupables dans ces affaires-là, ne voient point, abrutis qu'ils sont par le métier, quelles souffrances endure le mistouffier de la chambrée, qui, chaque jour, ravale ses larmes, accomplit avec avec résignation toutes les corvées que lui font faire et les autres trouffions et les caporaux, et encaisse pacifiquement les coups de botte qu'on lui décerne sans compter.

Il y a environ dix mois, un de ces malheureux s'est plongé dans la poitrine, à plusieurs reprises, le couteau qui lui servait à éplucher les patates de ses camarades!

Et c'est partout la même chose, dans toutes les casernes, dans toutes les chambrées, des pauvres bougres servent de bouffons aux dégoûdés!

Faut pas marcher dans les mêmes sentiers que les anciens, les bleus; vous avez de l'énergie et de la dignité, empêchez ces horreurs. Interposez-vous quand on fait de sales blagues à ces pauvres diables. Montrez les poings au besoin. Même chez les brutes, le courage est admiré. Qu'importe si vous recevez une tatouille, d'autres suivront votre exemple. Vous crierez plus fort que les anciens, — ils n'ont pas mauvais cœur, généralement, et au moyen d'un raisonnement log'que, vous leur ferez comprendre combien c'est vil de s'amuser au détriment d'un simple d'esprit.

C'est là œuvre saine et forte qui repose et chasse l'air empuanté de bestialité qui sejourne derrière les murs du quartier.

—o—

La chambrée se vide peu à peu; les anciens vont à leurs occupations — sauf quelques-uns restés pour seconder les cabots et jouer le rôle d'instructeurs. Vous, les bleus, on va vous mener devant le vétérinaire. C'est un tout-puissant celui-ci. Il jouera avec votre peau, si vous êtes malades, comme un chat joue avec une souris avant de la boulotter.

Pourtant, il a fait des études, il sort un peu du commun des officiers; il ne connaît rien aux idiotes théories qui forment le fond de l'instruction des galonnards. Peu lui importe à lui qu'un terrain découvre, vous le devez parcourir au pas de gymnastique, qu'avant de vous déployer en tirailleurs vous devez marcher en échiquier, et qu'au moment d'un assaut, lorsque vous enlevez une position, la baïonnette haute, vous ne devez pas dépasser les galonnards, pour que « l'honneur » de la prise revienne tout entier à ceux-ci!

Mais il porte une épée, il a un uniforme aussi chamarré que n'importe quels galonnards et leur fréquentation ainsi que la brutalité usitée envers le troubleur l'ont amené peu à peu à cette absence de cœur, à cette dureté qui le fait déclarer bien portant un moribond; tant et si bien que, maintenant, toute sa science de médecin se borne à ordonner un ipéca qu'on doit avaler sans hésitation, — même pour un mal au pied.

Il jouit aussi du droit de punir et je ne conseillerai pas aux jeunes gripiers d'aller consulter souvent cet ostrogoth; les infirmeries, généralement, sont infectes et vous êtes soignés la plupart du temps, par des griffetons complètement indifférents, qui ne songent — comme les autres troubades — qu'à rigoler la sempiternelle rigolade qu'on dégotte au fond d'un gobelet de trois-six, ou, à défaut, dans le cul d'un bocal d'alcool camphré.

—o—

La visite. — Nus comme vers, vous défilez devant le major. Le « double », un registre dans les pattes, vous appelle et, à la queue leu-leu, vous vous présentez, les mains le long des cuisses; le médecin vous retourne, vous farfouille, juge d'un coup d'œil le bétail qu'on lui amène, vous tape sur le dos comme un maquignon tape sur la croupe d'un canasson au marché aux chevaux, donne son appréciation à mi voix, entre deux bouffées de cigarette, engueule aussi ceux qui ne sont pas très propres, fait de l'esprit au détriment de ceux qui ont récolté quelque chose.

— Mais, mon garçon, vous êtes malade!

— Moi, non, monsieur le major, répond en balbutiant le troubleur.

— Comment, non? Sacré nom de dieu, t'en as eu pour ton argent : Quinte, quatorze, la capote et le point...

C'est à peu près toujours les mêmes clichés.
— Sergent, portez une punition à cet homme pour malpropreté corporelle, dit le major qui vient d'inspecter les parties sexuelles d'un bleu.

— Mais, monsieur le major où voulez-vous que j'aille pour me laver, puisqu'il n'y a pas d'endroit ?

— Les lavabos, sont-ils faits pour les chiens, bougre de cochon ?

Aux lavabos, ouverts une demi-heure le matin, une demi-heure après la soupe de dix heures, on y est poussé, bousculé et c'est à peine si on a le temps de se rincer le portrait. Il ne faudrait pas s'aventurer à procéder à des ablutions. On serait vite fichu au clou — pour immoralité ; car, dans ce milieu plein de promiscuités répugnantes, où les épidémies, les maladies honteuses, provenant généralement d'un manque de propreté, fleurissent comme champignons sur fumier, on a la prétention d'être moral !

E le est morale, la visite où tous sont à poil !

Morale la revue de santé, où en rangs d'ognons, on exhibe son sexe devant messieurs les galonnés !

Morale la chambrée où quarante hommes sont tassés, côte à côte !

C'est l'école du vice, souvent : et personne ne s'étonne plus quand éclate un scandale où les mœurs jouent un grand rôle, — cela passe au contraire, dans les choses normales de la vie de caserne.

— 0 —

Pas besoin de tuyaux, les bleus sur la visite. Vous savez bien ce que vous avez à faire pour ne pas écoper. Du reste, c'est assez rare qu'on trinque à cette opération. Comme la crasse fait l'apanage du troupière, et que ces messieurs sont habitués à voir ainsi, il faudrait être aussi dégobillard que Saint Labre, qui, endormi sous le porche d'une maison, se réveillait au milieu de la rue où la vermine qui grouillait en ses loques l'avait trébuché pendant son sommeil.

— 0 —

La visite terminée, on vous a conduit aux douches. Désormais, vous y retournerez une fois par mois, en hiver. Là encore, c'est rigouillard. En cinq minutes, il faut vous déshabiller, passer sous la douche, vous revêtir et être prêts à partir aux exercices.

Dès que vous êtes à poil, on vous fait placer sur une planche et des anciens vous arrosent au moyen d'un jet, comme pour les chevaux. Y a pas mèche de se laver, puisque l'opération ne dure pas une minute : on se contente simplement de se faire mouiller le corps.

— 0 —

Au trot, nom de dieu ! au trot ! Courez vivement dans les chambres, vous mettre en tenue pour la revue des officiers !

Et dans l'accoutrement qu'on vous a collés la veille, vous vous déguisez à nouveau.

Ce n'est pas une revue que vous allez passer maintenant, c'est plutôt un discours que vous allez entendre. Un discours de « votre » capitaine de compagnie qui, après vous avoir inspecté rapidement, prend un air de dompteur pour vous pousser un petit laïus à peu près dans ces termes :

« Maintenant que vous êtes trouffions, seroigneu, vous saurez que tout ce qui n'est pas défendu est permis... Vous devez filer droit ou sans ça, vous apprendrez que Biribi n'est pas fait pour les généraux... Le temps que vous allez passer sous les drapeaux n'est qu'une préparation à la guerre... Faut songer à la mère Patrie, seroigneu ; car la guerre peut éclater d'un jour à l'autre, soudaine, nom de dieu !

« Lorsqu'on regarde le danger bien en face, les jeunes griffetons, la besogne est presque faite.

« Le courage n'est pas une vertu banale, non d'une pipe ; ça ne vient pas du jour au lendemain... au son du tambour, lorsqu'on crie « en avant » pour cavalier sur « l'ennemi »... faut y préparer son esprit et son cœur, c'est pourquoi, demain matin, vous vous mettez en tenue d'exercice, seroigneu, pour commencer votre instruction ; et j'espère, tonnerre de dieu, que vous manœuvrerez sec, afin de faire honneur au régiment auquel nous appartenons tous, qui est votre nouvelle famille, nom de dieu, la grande famille dont le colonel est le père !... »

— 0 —

Là-dessus, on s'éparpille dans les chambrées. Encore une journée de tirée ! Comme il y a encore du pognon à la clé, on se carapatte à la cantine — et si vous prenez tou-

tes les chieries du métier à la lettre, vous vous laissez gangrener par les inepties courantes. Vous suivez la tradition, et les heures s'écoulent à bavasser sur la beauté du demi-tour à droite, un sacré mouvement bien compliqué !

C'est l'heure pour ceux qui s'écartent de ces âneries, de placer quelques mots aux trouffions qui sont restés dans la chambrée. C'est le moment d'empoigner la bonne semence à pleines mains et de la planter dans les caboches, Ça germera fort !



Les Gaziers de Bordeaux

Cette semaine, les prolos du gaz se sont fichus en grève et comme ils y ont été carrément, qu'ils n'ont pas lanterné et ne se sont pas laissés embistrouiller par les pisse-froid de la municipalité, ils ont fait caner la Compagnie.

Les exploitateurs ont mis les pouces !

Quand les prolos parlèrent de la grève, leurs exploitateurs, d'accord avec les conseillers cipaux, leur serinèrent d'attendre, de patienter jusqu'à ce que le Directeur ait pu s'entendre avec les matadors de la Compagnie qui perchent à Paris.

Les prolos ne voulurent rien savoir : ils firent grève illico.

Et ils eurent bougrement raison !

S'ils avaient attendu, la Compagnie en aurait profité pour farcir ses gazomètres et aussi pour recruter un nouveau personnel ou des renégats.

En opérant vivement, les singes se sont trouvés pris au dépourvu et, bien à contre-cœur, il leur a fallu acquiescer aux maigriotes réclamations des prolos.

— 0 —

Ce qu'il y a eu de gondolant dans cette grève, c'est l'attitude des conseillers cipaux.

Dans les cinq ou six jours qu'a duré le chômage, ces moineaux ont trouvé moyen de virevolter plus de fois que les girouettes piquées au toit de leur Volière.

Le premier jour, les gaziers n'ayant pas voulu continuer à turbiner et s'étant mis en grève subito, le conseil cipal les blâme, et réquisitionne la troupe en vue d'assurer l'éclairage de Bordeaux.

Le deuxième jour, les grévistes font du fouan, ils engueulent les conseillers cipaux et les traitent de monteurs de coups. Alors, la municipalité leur passe la main dans le dos et décide de retirer les troupes et de sommer la Compagnie d'assurer le service par ses propres moyens, sinon dans les trois jours, la déchéance lui pend au nez.

Le troisième jour, les conseillers cipaux revotent le maintien des troupes... Probable que la Compagnie, pour se les amadouer, leur a conté fleurettes en leur passant la main sous le menton...

Le quatrième jour, comme les grévistes sont à cran de voir les conseillers cipaux être des jean-foutre d'aussi mauvaise foi, comme, d'autre part, les « élus » sont toujours chatouillés sous le menton par la Compagnie, et comme en outre, les commerçants groument de manquer de gaz les saltimbanques délibèrent !

Et alors, pour rassurer la Compagnie, le Conseil cipal décide qu'il n'a pas à fourrer son nez dans les querelles entre prolos et patrons :

Pour peloter les grévistes, il menace la Compagnie de la déchéance ;

Et, pour faire ses mamours aux commerçants, il garde la troupe.

Heureusement pour ces girouettards, la grève est finie, — sans quoi on se demande à quel total de décisions contradictoires ils seraient arrivés !

Il n'est pas inutile de remarquer que le conseil cipal de Bordeaux est un salmigondis de sociaux, de réacs et de quelques opportunistes.

Espérons qu'à la prochaine foire électorale les Bordelais se souviendront de ces sacrés girouettards et qu'au lieu de farcir les tinettes de papiers, ils garderont leurs toucheculs électoraux pour le vote intime qui se pratique aux chiottes.

Les gueules noires du Gard

La situation ne fait qu'empirer : à la Jasse la grève continue et voici qu'un de ces quatre

matins elle pourrait bien s'étendre à tout le bassin du Gard.

Les mineurs de la Grand'Combe renaudent d'avoir été roulés : ils en veulent à la gouvernance qui, en ayant l'air d'intervenir, leur a posé un sacré lapin ; la Compagnie a fait semblant d'accepter leurs réclamations et, maintenant que le travail est repris, elle viole ses engagements avec un toupet crapuleux.

D'autre part, les mineurs de Rochebelle ont envoyé une demi-douzaine de réclamations à leurs exploitateurs : réintégration d'un bon fieu, Pascal ; mise au rancard de l'ingénieur Charretton ; la paye à cent sous pour les mineurs et à 4 fr. 50 pour les manœuvres, au minimum.

Le directeur n'ayant rien voulu savoir, les gueules noires ont plaqué le turbin illico : ça fait quinze cents bons bougres qui, grâce à la charognerie des capitalistes, se trouvent maintenant sans boulotage.

A Pouilly-sur-Saône

La grève dure toujours là-bas !

Comme les bons bougres le savent un des exploitateurs des grévistes est le marchand de plâtre, Letessier, un capitalo au sac, qui a fricotté dans le Panama et qui, en outre, est un des bailleurs de fonds du Journal.

Pour que ce quotidien qui — lorsque les affaires de la haute lui laissent du loisir — verse une larme sur la misère du popolo, nous dise ce qu'il pense de cette grève, je colle ci-dessous la babillarde qu'un bon fieu m'expédie :

Pouilly-sur-Saône

Mon vieux Peinard,

Je t'envoie cette babillarde pour te causer de la grève de Pouilly.

Elle n'est pas belle la situation des grévistes ! il s'en faut bougrement ; la moitié du temps les pauvres frangins n'ont rien à croûter, la semaine passée il a fallu leur faire une distribution de sabots et, y a plus pétrole, plus de savon... la guigne, quoi !

Les camaros des syndicats envoient bien un peu de galette, mais pense donc, il y a une centaine de familles à empêcher de crever la faim : il faudrait au moins cent francs par jour et nous sommes loin de ce chiffre, — pas la moitié !

Et voilà sept semaines que ça dure !

Les chats fourrés ont fait des leurs. Ils ont fichu huit jours de prison à une femme, coupable d'avoir cogné sur les cognes qui coignaient sur son homme.

Dix jours de prison à ce pauvre Gaillot, — il voulait empêcher un gendarme d'assommer son père, — pas le père du gendarme, ah non ! par exemple. Ils auraient bien voulu le saler mais y a pas eu mèche : ils l'accusaient de rébellion, entraves à la liberté du travail, voies de fait, menaces de mort à un renégat... toutes les herbes de la Saint-Jean ! Et tout cela pour avoir menacé un pandore de lui coller une brique sur la gueule s'il ne lâchait pas son père ; c'est l'accusati n qui disait cela. Voilà pour le secrétaire du syndicat.

Et cette pauvre mère Chalou ! Un gendarme allait écraser de son cheval le garçon de la mère Chalou ; elle s'accroche à la pelerine du pandore et le fout à bas de son coursier, — c'est toujours l'accusation qui raconte cela ! quatre jours de prison à cette pauvre vieille pour avoir sauvé la vie à son garçon. Les cinq autres accusés ont écoppé de 50 à 25 francs d'amende ; ceux qui n'ont pas bénéficié de la loi de sursis seront obligés de faire encore de la prison, car jamais ils ne seront assez à la hauteur pour payer l'amende et les frais.

Le dimanche 15, il est venu à Pouilly, avec le secrétaire de la Bourse du Travail de Dijon, un journaliste qui s'est amène pour faire une conférence ; il a pas mal bafouillé, mais c'est un collecto ; il nous a promis son concours pour parler de notre dèche dans son canard et dans les grands canards de Paris et de Lyon, mais la digestion faite, il n'y a plus pensé. Je le retiens celui-là, s'il repique au truc, je dirai son nom au père Peinard pour qu'il lui foute un coup de tire-pied.

On nous avait bien dit de ne pas nous emballer sur son compte, pourtant quand nous avons vu arriver un si bel homme, on s'est plus méfié du tout ! Y en avait même un qui l'embrassait comme du pain, il se croyait sauvé ; aujourd'hui il doit se dire : « C'est vrai, c'est un bel homme, et puis v'là tout ! »

J'ai entendu lire dans le Père Peinard qu'il y a un camarade qui s'appelle Broussouloux et qui trimarde pour faire des conférences ; si c'était possible de lui dire de venir nous faire une ou deux réunions, je crois qu'il y aurait du bon turbin à faire ici.

Mon vieux Peinard je te la serre.

Un crève-de-faim de Pouilly.

EN BANLIEUE

Roublardises de frocaille

Les ratichons sont des animaux bougrement roublards, — chacun sait ça ! Quand ils voient le populo leur tourner le cul, y a pas de truce qu'ils n'essaient pour le ramener à eux. Et, turellement, ils ont plus d'un tour dans leur sac à malices, car ce n'est fouter pas pour des prunes qu'ils ont inventé le jésuitisme.

A Saint-Denis, pour l'instant, la vermine noire se grouille ferme : c'est qu'aussi le recrutement du populo et l'abrutissement des enfants devient de plus en plus cotonneux.

Paut voir tous les plans que tire un sacré radis noir, dont le nom est bougrement significatif, le nommé Salles : il a emberlificotté un certain nombre de pauvres femmes et il les réunit tous les dimanches, avec ordre d'amener leurs gosses, et la représentation commence.

D'abord, les enfants braillent des cantiques et un tas de couillonades, ensuite un cabotin dit une messe avec une trifouillée de mic-macs, puis, comme on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, on tire une tombola et les bidards gagnent des verres, des bols, des assiettes.

Ah, ces cochons de frocards, ils sont bougrement mariales !

Autre chose : si, pour le départ de la classe, les copains n'ont pas fait une active propagande, il n'en est pas de même d'eux : ils ont distribué des prospectus aux mamans en leur serinant de les fourrer dans les poches de leurs fi-tons. Sur ces prospectus, en regard des noms de garnison, y a les adresses des boîtes à cafards où les jeunes troubades pourront aller flânocher le dimanche : là, y a des jeux organisés par la prêtraille, de façon à rendre l'abrutissement agréable.

L'unique devise à coller aux portes de ces baraques est la suivante :

Abrutir en amusant !

Et fichtre, ce n'est pas tout : à Saint-Denis, — et aussi ailleurs, — la vermine noire fourre son sale blair dans les moindres actes de notre existence.

Ainsi, si vous êtes sans turbin, — allez trouver ce salaud de Salles ; de même, si vous avez des cors aux doigts de pied, il vous donnera de la pommade pour leur couper la chique ; voulez-vous vous marier ? il fera venir vos paperasses, s'occupera des démarches et de tout le diable et son train :

A une condition, pourtant : c'est que vous vous confesserez et que vous avalerez Gaspard ! Sinon, y a rien de fait. Auriez-vous besoin d'un verre d'eau que, si vous n'avez pas de religion, vous pourriez vous fouiller.

Ce fourbi dégueulasse a été baptisé : « charité chrétienne ! »

Cré pétard, quand donc les mères de famille comprendront-elles que si la frocaille se montre tout miel et tout sucre à leur égard, c'est qu'elle y a intérêt. Comment vivraient les ratichons si le populo ne voulait plus rien savoir ?

Ils ne produisent rien de rien, jamais ils n'en foutent un coup, — et pourtant ils sont plus gras que des porcs ; donc, ils font bombance à nos dépens.

Leur profession est une variété du maquerautage.

Pour ce qui est des bricoles qu'ils distribuent à droite ou à gauche, ils ont d'autant moins de mérite à le faire que leurs cadeaux ne sont qu'une restitution des chapardages dont nous sommes victimes.

Et tout ça n'a qu'un but : amadouer les prolos, afin qu'on leur donne nos gosses qu'ils bourreraient de préjugés, de façon à en faire des plats culs qui, plus tard, respecteraient la richesse qu'on leur a volée, quitte à crever de faim.

Excommunications guesdistes

Le sous Guesde Chauvin, le chacal qui n'attend la Révolution que pour fusiller à son aise les anarchos, vient encore d'accoucher d'une salauderie.

Puteaux, son nid électoral, est meublé d'une Maison du Peuple.

Mais foutez, ne confondons pas ! On n'entre pas dans cette boîte aussi facilement que dans un moulin, — ni même que dans une église.

Il y a une huitaine, deux camaros se trouvant dans les parages, voulurent entrer pour s'y rincer le bec, — autant là qu'ailleurs ! — Ils s'approchèrent du comptoir et, au moment où ils réclament leur demi-setier, le larbin de Chauvin leur répliqua :

— Je ne vous sers pas !

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes anarchos !

Les copains ont haussé les épaules et comme il y a encore des bistrotts bourgeois, ils sont allés boire à côté.

A l'heure actuelle, ce refus du bistrot de Chauvin n'est qu'une manigance d'imbécile hargneux — ça ne tire pas à conséquence.

Par exemple, ça serait une autre paire de manches si Basile Guesde était président de la R. F., en place de Félicie, et si nous avions la déveine de barboter en régime collecto ! Sale coup pour la fanfare ! Nous voyez-vous, obligés d'aller à confesse avant de vider une chopine sur le zinc d'un troquet.

Ça serait quelque chose du même tonneau que les excommunications crétines au moyen-âge, alors qu'on refusait le pain, l'eau et l'asile aux bons fiex que les ratichons avaient maudit.

Cette trouducuterie, — refuser à boire à des anarchos à cause de leurs idées, — n'est que la suite de toute une histoire : il y a quelques mois, le gérant de la Maison du Peuple, un bon bougre qui n'a rien de commun avec le larbin actuel, était un socialo franc du collier, pour qui les étiquettes sont de la couille en bâtons. N'ayant d'autre ambition que de voir radiner la Sociale au plus vite, il se fichait pas mal des chamaileries de chapelle.

Chauvin remarqua ça et classa le gas parmi les suspects. Il apprit qu'il lisait les journaux anarchos et, que quand vint les élections, au lieu d'en pincer pour l'abdication, — c'est à-dire le vote à tire-larigot, — il ne cachait passes sentiments abstentionnistes.

De ce jour, son compte était réglé !

La bande à Chauvin éplucha sa conduite et le tribunalisa : on lui reprocha de ne pas avoir obei au mot d'ordre, on l'accusa d'être un traître, — après quoi on l'excommunia.

— Vous me foutez à la porte, soit ! dit le gérant, mais réglez-moi.

— Regarde mon œil, lui répliqua Chauvin-le-fusilleur.

— Payez moi par acomptes.

— La peau !

Et, grâce à un petit coup d'état, le bon bougre fut balancé sans arriver à palper sa paye : quand il se représenta, on le menaça de le régler à coups de trique. Puis, un homme de paille fit semblant d'acheter pour son compte la Maison du Peuple, après quoi, quinze jours après, le nouveau gérant était installé.

De la sorte, sans déboursier un radis, les chauvins ont liquidé le passé.

Et, dorénavant, pour éviter que leur larbin de la Maison du Peuple soit contaminé par le « contact physique » des anarchos, si lui ont interdit de verser à boire aux copains.

Ce que c'est idiot ! Ce que c'est mesquin !

Bons bougres,

DEMANDEZ PARTOUT

L'ALMANACH du PÈRE PEINARD pour 1897

A COUPS DE TRANCHET

Victime de la police. — Les médecins aliénés qui ont tripatoillé Leymarie viennent de conclure à son entière irresponsabilité.

En conséquence, le malheureux va être bouclé dans un de ces horribles bagnes qu'on appelle « maisons de fous ».

Ce qu'il faudrait au pauvre gas pour le guérir de la manie de la persécution dont la surveillance aussi idiote que crapuleuse exercée par les roussins de Puybaraud est la cause, c'est la vie au grand air, avec des biftecks en tas pour se refaire des muscles et du cerveau.

Au lieu de ça on va l'anémier et l'abrutir encore davantage !

De la sorte, le crime commis à son égard par les jean-foutre sera double : on l'assassinera deux fois !

Une première fois on lui a tué l'intelligence, — maintenant on va s'atteler à faire dépérir sa pauvre carcasse, à tuer le corps.

Horreurs espagnoles. — Les marchands d'injustice de Barcelone se préparent à un vrai massacre. On sait enfin ce que les juteurs réclament pour les malheureux qu'ils ont dans les griffes : la mort pour 28 accusés, les travaux forcés à perpète pour 59 et la déportation pour 40.



Ejaculations socialo-crétines

Roubaix. — Y a de quoi se faire quelques pintes de bon sang à voir les libertaires à l'œuvre dans le patelin et ses environs.

Les gas de Tourcoing surtout ont l'air de se payer du nerf, ce qui, turellement, a le don de ficher en rogne les policiers.

Lundi dernier avait lieu à Marcq-en-Bareuil une conférence emmanchée par les socialo-crétins.

Le maboule Brunhes y a développé le programme des cagots à la Garnier, c'est-à-dire qu'il a préconisé une salade où l'amour de la patrie, les indulgences et les syndicats mixtes font un méli-mélo dégueulasse.

Quelques bons fiex lui ont succédé, entre autres un jeune copain qui, après avoir démontré l'absurdité du patrouillotisme, a successivement croisé la politique et les politiciens et conclu que les réformes préconisées par ces sales types ne sont que des attrape-n gauds.

C'est des trucs mis en avant par les bourgeois, pour nous maintenir le plus longtemps possible sous leur coupe ; y a donc mieux à faire que de tomber dans leurs pièges, c'est de ne pas oublier qu'au bout de chaque bras nous avons quelques livres de viande non désossée, — en quantité suffisante pour leur faire voir trente-six camoufles d'un coup.

Un phénomène !

Ne quittons pas Roubaix sans que je jaspine de la réunion qui a eu lieu au Blanc-Seau, dimanche dernier.

C'est si épatant, que bibi en est encore comme une tomate !

A l'estaminet Descottignies a eu lieu une conférence organisée par les collectos Ghesquière de Lille et Descheerder, correspondant à l'*Egalité* de Roubaix-Tourcoing. Quand ils ont eu parlé, le copain Delescaut a jaspiné : il a dépioté le collectivisme et a démontré que, seul, le communisme-libertaire peut assurer tout le bien-être possible à l'individu et, par conséquent, à la société.

Le citoyen Descheerder lui a succédé ; lui aussi a déclaré que son idéal est le communisme-anarchiste, mais qu'entre ça et la garce de société actuelle, y a une rivière à traverser et, qu'au lieu de la passer à la nage, faut la passer sur un pont, — qui est le collectivisme. Puis, causant des anarchos, il a dit — contrairement à un tas de tristes pierrots de son parti — qu'il n'a que des louanges à leur adresser, tant comme révolutionnaires que comme socialos.

Les collectos présents n'en revenaient pas ! Ils ouvraient des fous assez larges pour y enquiller une miche de quinze livres. Dam ! leurs maîtres de chapelle les ont habitués à entendre sur les anarchos, toujours le même air : fous, idiots ou mouchards, ... mouchards, idiots ou fous...

Par exemple, Descheerder n'a qu'à se bien tenir : il sent le roussi ! Un de ces quatre matins il va être excommunié, — il ne sera ni le premier, ni le dernier.

Après lui, le copain Delescaut a ajouté quelques mots, niant l'utilité de cette période transitoire du collectivisme et prouvant qu'il est mieux d'élargir son horizon que de le restreindre.

Cette réunion indique l'évolution qui se fait dans les caboches : que les copains turbinent d'arrache-pied et ils verront les idées germer vivement et à profusion !

Les exclus de l'Armée.

Toulon. — Comme le savent les camaros, les « exclus de l'armée » sont des pauvres bougres qui, sous prétexte qu'ils ont été condamnés sont indignes d'être soldats.

Pigez ça d'ici : indignes d'être truffards ! c'est pas de la petite bière.

Autrefois, on leur foutait la paix à ceux-là.

Maintenant, comme la gouvernaille a le trac que quantité de prolos préfèrent « l'indignité » aux dégoûtations de la caserne, ce qui réduirait l'effectif dans une sacrée proportion, on prend ces pauvres bougres malgré qu'ils soient « indignes » et on en fait des galériens.

Ils ont été condamnés, ils ont fait leur temps, — donc, ils sont quittes ?

Eh bien, non ! On les prend, on les frusque d'une façon déguclasse et on les enferme dans une prison caserne.

Pour qu'il n'y ait pas d'erreur, on a collé les *exclus* dans les villes des anciens bagnes, comme Toulon... Et, comme les anciens forçats, on les emploie aux différents services du port, travaux de manutention, transport de matières, etc.

Avant l'invention des *exclus* toutes ces besognes étaient faites par des esclaves volontaires, des journaliers à qui on fichait un maigre salaire.

On va envoyer ceux-ci se faire fiche — grâce aux *exclus*, à qui on donnera une paye dérisoire, on fera quelques économies.

Ça permettra aux matadors de renouveler leur provision de cigares.

Quant à la paye des *exclus*, on ne la leur aboulera pas directement, — ce serait trop simple et y aurait pas mèche de gratter. On remettra ce pognon au commissaire aux prisons qui s'en servira pour payer le boulochage et l'entretien des *exclus*.

Y a donc pas d'erreur : ce n'est pas trois années de service que vont tirer ces malheureux *exclus*, — c'est trois années de prison, trois ans de bagne !

A part quelques heures de liberté qu'on leur octroie tous les mois, leur régime est le même que celui des prisonniers.

Ils sont des *prisonniers-soldats*.

Les prisonniers ne font pas l'exercice, les soldats ne travaillent pas.

Eux font l'un et l'autre ! Le régime qu'ils subissent n'est pas de la servitude, c'est purement et simplement le retour à l'esclavage.

Roussin chapardeur

Arcis-sur-Aube. — Les policiers ont, paraît-il, pour métier de faire respecter la propriété, — à plus forte raison devraient-ils la respecter eux mêmes.

On ne s'en douterait pas à Arcis.

L'autre jour un roussin sirotait un verre dans un café, quand sur le billard quelque chose le fit loucher ; croyant ne pas être vu, il se lève et, en d'ucc, chaparde un numéro du *Libertaire* qui se pavait au milieu des journaux à lire et l'enfourne dans sa profonde.

Comme le birbe déguerpissait, tout chaud, tout bouillant, le patron l'arrête et lui dit : « Eh, monsieur, videz les poches !... »

Ce que le roussin a fait une gueule !

Il a rendu le canard et a fichu son camp, honteux et péteux.

Manigances de Charbonniers

Troyes. — Le proverbe dit que « charbonnier est maître chez lui ! »

Faut-il en conclure qu'il a droit de vendre son charbon à faux poids ?

Qu'il ait droit ou pas droit, le charbonnier use du truc : ils sont bougrement rares ceux qui donnent juste 50 kilos dans un sac.

Ces jours derniers, à Troyes, la rousse a passé une visite chez les types ; comme il n'y avait pas le compte dans les sacs, y a eu des procès-verbaux de dressés, mais il paraît que ça va tourner en eau de boudin, car on s'est aperçu que le chapardage se pratique par les soins des patrons.

Alors, y a pas à récriminer !

D'ailleurs, ce n'est jamais que les prolos qui sont victimes de ces filouteries : les clients riches ont les moyens de se garer de ces voleries.

Par exemple, ce qui a été rigolboche, c'est la visite passée chez monsieur Marot, un cumulard qui, en plus son métier de marchand de charbons, est adjoint au maire et arbore un drapeau panaché de socialisme et de radicalisme.

Tandis que dans les sacs de tous ses copains il manquait quelques kilos, dans les siens y en avait en trop : on a trouvé des sacs de 52 kilos !

En voilà un commerçant qui a de l'honnêteté ! Nom de dieu, c'est un merle blanc.

Aussi, les bons bougres troyens, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aller vous approvisionner dans sa baraque..., les jours où la police passe des visites.

De tous ces grigous, le plus rossard est un sale oiseau qui ne se prive guère de vendre à faux poids, — mais qui n'entend pas qu'on lui chippe la moindre buchette.

Un soir de ces dernières années, une pauvre bougresse, n'ayant rien pour se chauffer, lui prit six sous de bois sur une voiture. Le sale oiseau la fit fiche au bloc et les juges lui administrèrent deux mois de prison.

Si chaque fois que ce hibou et ses pareils ont rabotté six sous de bois à leurs clients, ils

avaient ramassé deux mois de prison, mille dieux il leur faudrait vivre des siècles et des siècles pour finir leur temps !

Politicien en baisse

Angers. — Un politicien qui la connaît dans les coins, à telle enseigne qu'il fut un des lanceurs du Boulangisme, Georges Thiébaud, devait faire l'autre soir une conférence sur l'alliance franco-russe.

Quelques copains s'y étaient amenés, histoire de lui faire un brin de contradiction.

Mince de veste ! A part quelques pleins-de-truffes, y avait, comme public, qu'un régiment de roussins que les grosses légumes avaient mobilisé à tout hasard.

Une heure après l'ouverture des portes y avait bien trois douzaines de personnes dans la salle.

Alors, le conférencier a remis sa conférence à une date ultérieure et a ravalé son discours.

Voilà qui prouve que le populo ne coupe plus guère dans les boniments politicards.

Rebiffade de bonne bougresse

Chalon sur Saône. — Dans le patelin, y a une sacrée boîte de ferblanterie dont *La Sociale* a déjà jaspiné un tantinet.

Il y a quelques mois, le patron de ce bagne, — un roublard — saqua une bonne partie des prolos et les remplaça par des femmes.

De ce jour, le bagne se doubla d'un sérail, — mais un triste sérail où des bonnes bougresses étaient obligées de marcher avec des sales types, qui, en retour, les exploitaient dans les grandes largeurs, d'autant plus qu'ils étaient admirablement secondés par une espèce de flaire-fesse de raticions qui collait des trois ou quatre francs d'amende aux ouvrières.

La semaine passée, ce dégoûtant contre-vache avait, comme d'habitude, fait des mistouffes à une bonne bougresse. Seulement, y a eu gourance. Au lieu de courber l'échine, la bonne femme a fait de la rebiffe : elle te lui a remis son fiacre et l'a brossé devant tous les prolos qui rigolaient comme des petites folles et se foutaient de la sale gueule du contre-vache.

Si l'exemple était suivi, si quand un salaud leur fait des mistouffes, les exploités prenaient l'habitude de le truffier aux marrons, ces animaux deviendraient plus doux que des moutons en carton.

Chouettes réunions

Vienne (Isère). — Bath aux pommes, la conférence que le camarade Broussouloux a faite au Théâtre, samedi dernier.

Cette réunion, organisée par la Fédération des groupes corporatifs, avait réuni plus de cinq cents personnes et, pendant deux heures, le camarade a jaspiné ferme.

Après avoir dit son fait au chef des sergots, il a traité la question économique et les applaudissements qu'il a recueillis montrent que le populo a encore quelque chose dans le ciboulot.

Les exploités des différentes corporations avaient été invités par lettre, mais ces birbes-là se sont bien gardés de venir discuter avec des prolos. Pensez donc ! ce serait s'abaisser. Et puis, la frousse aidant, ils ont eu peur que la discussion ne devienne touchante.

Pourtant, le négrier Chapotat, fabricant de draps, exploitateur des invalides et des sans-travail, aurait bien dû venir ; lui, qui est conseiller cipal, pour faire diminuer le nombre des *gapians* à seule fin qu'on paie les *tommes* moins cher ! Ah ouat, il a aussi brillé par son absence.

Après avoir flagellé ces charognards, selon leurs mérites, Broussouloux a engagé les prolos à se syndiquer, à seule fin de se sentir les coudes ; puis faisant ressortir combien la politique est néfaste, aussi bien dans les groupements corporatifs qu'ailleurs, il a conclu à son élimination radicale.

D'ailleurs, la seule politique des ouvriers doit être la question du pain.

Abordant le sujet de *La Clameur*, le camaro fait ressortir combien un quotidien libertaire est utile et invite les prolos à faire des pieds et des pattes pour activer sa naissance.

Les bons fieux jubilaient ferme ! Dam, y a près de six ans que, faute de salle, y avait pas eu de réunion à Vienne.

—o—

Le lendemain a eu lieu un concert-causerie dans un établissement et il y a eu de la gaieté en plein.

Une collecte faite au bénéf de *La Clameur*, ajoutée aux entrées de la conférence de la veille, font une jolie petite somme pour sa naissance et pour qu'elle prenne vite des dents.

Une autre collecte a aussi été faite à la réunion au profit des grévistes de Pouilly-sur-Saône.

Au total, deux riches journées pour la propagande !

A Domarain, en pleine cambrousse, Broussouloux a fait aussi une conférence.

Les autorités ont fait des pieds et des pattes pour l'entraver, mais en ont été pour leurs saloperies. Malgré la lacération d'affiches, malgré le refus de délivrer une permission de minuit au patron de la salle, la réunion a eu lieu quand même, — et avec un vrai succès !

Broussouloux a jaspiné sur la grève générale et a montré que par cette binaise y a plan de secouer l'apathie des flemmards et de fiche les capitalistes et les dirigeants dans la marmelade.

Dimanche dernier, le groupe des mineurs libertaires de **Carmaux** avait emmanché une réunion où le camarade Parsons est venu jaspiner.

Les sociaux à la manque ont fait une gueule longue d'une aune ; ils auraient bien voulu que leurs amis fassent du bacchanal, mais ils se sont fouillés !

Les sociaux qui ne voient pas dans le socialisme un moyen de tremper leurs quatre doigts et le pouce dans l'assiette au beurre voulaient écouter, et foutre, ils avaient bougrement raison ! C'est le seul moyen de savoir de quoi ils retournent. S'ils sont sociaux c'est qu'ils en pincent pour l'émancipation du populo et non pour que tel ou tel de leurs anciens copains devienne député.

C'est justement ce que Calvignac, l'ex-maire, n'a pas compris ; il roulait des yeux en boules de lotos, essayant de se donner des airs furibonds et on le sentait rudement à cran. Il a posé plusieurs questions bécasses à Parsons qui lui a rivé son clou gentiment.

Voyant ça, l'ombre de Calvignac, le citoyen Calmettes s'est foutu à gueuler que l'orateur venait faire le jeu des réacs.

Toujours la même ânerie !

Par exemple, quel qu'un qui a été plus embêté qu'une poule à qui on aurait cousu le croupion c'est Calvignac quand Parsons lui a demandé la couleur de son socialisme.

— Je suis socialiste ! braillait Calvignac.

— Moi aussi je suis socialo, a répliqué le camaro. Seulement, par le temps qui court y a sociaux et sociaux, comme il y a fagots et fagots. Définissez votre socialisme !

Enquiné, n'osant pas s'avouer gueusdiste, Calvignac a cru s'en tirer par une tangente : il s'est proclamé socialiste prolétarien !

Et tous les bons bougres de s'esclaffer, kif-kif des petites baleines, à l'énoncé de ce socialisme encore inconnu au bataillon.

Aussi, fentre, m'est avis que les grands chefs n'ont pas à se réjouir de leur intervention pétaradeuse. Ils auraient été mieux avisés en taisant leurs becs et en se bornant à écouter, — et à tâcher de faire leur profit des bonnes choses jaspinées par le camaro.

Après la réunion, à 8 heures du soir, pour finir la journée chiquement, y a eu une soirée familiale et tout s'est bien passé : accord sur toute la ligne !

A Roubaix, l'autre dimanche, devait avoir lieu une soirée familiale. Voilà que quand les bons fieux s'amènent, tout chauds, tout bouillants, ils trouvent la porte de la salle bouclée.

Le mastroquet faisait l'innocent, jurant ses grands dieux qu'il n'avait pas promis la salle, qu'on avait collé son adresse dans les journaux sans l'avertir et autres réponses à la graisse d'oie.

« C'est du boniment, lui réplique un copain, dis-nous le fin mot : ou t'a influencé ! »

Alors il a avoué que les pandores sont venus enchaîner la porte de sa salle en le menaçant de fermer son estaminet s'il l'accordait.

Quand les camaros ont vu qu'ils avaient affaire à un chiasseur de ce calibre, ils ont été au débit voisin et la soirée familiale a eu lieu à la bonne franquette. Chacun a poussé sa chanson et, pendant trois heures, ça a été un vrai beurre.

Quelques mouches vertes sont bien venues rôdailler par là, mais les gas ont su se garer de leur contact.

Avant de se séparer, les fistons ont fait une collecte de trois francs qui va servir à graisser le tire-pied du père Peinard.

RICHES INITIATIVES

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

 Versement à effectuer au journal

 Abonnement à servir à

 pour _____ mois.

Un camarade d'Angers, Burgevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grêle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de *la Clameur* que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *la Clameur*.

Inutile de revenir sur la combinaison de Mercier, cordonnier à Trélazé, qui aux camarades lui versant, en bloc ou par fractions, les 2.50 d'un petit coupon de *la Clameur*, offre la chance de se faire confectionner à l'œil une paire de croquenots.

Tournée de Conférences

Le camarade Broussouloux continue sa tournée de conférences par Villefranche, Chalon-sur-Saône, Mâcon, Dijon et les villes intermédiaires.

Les camarades de ces villes, ainsi que des villes intermédiaires où il y aurait possibilité de faire des conférences, sont priés d'écrire illico, soit au Père Peinard, soit à Lyon, au camarade Mazoyer, 106, rue Mazenod, à l'effet de s'entendre avec le conférencier.

A la Bourse du Travail de Lyon

Samedi soir, 28 novembre, à 8 heures et demie, conférence par Broussouloux.

Communications

Paris. — Les *Libertaires* du XIV^e arrondissement, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Labéris, 11, rue Desprez.

— Groupe de propagande libertaire, tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, 127 bis, avenue Philippe-Auguste.

— La *Jeunesse Libertaire* et la bibliothèque sociologique du XII^e, samedi et lundi, salle Mathieu, 8, place Daumesnil, tous les camarades sont invités à ne pas manquer.

— *Jeunesse Libertaire* du XIX^e, samedi, réunion 36, rue d'Allemagne.

— Les *Libertaires* des X^e et XI^e arrondissements, les jeudi et dimanche, chez le bistrot, 91, faubourg du Temple.

— Les *Naturaliens*, groupe de prolétaires revendiquant l'état naturel, se réunissent tous les mardis, 31, rue des Abbesses.

— Samedi, 28 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Globe, 109, rue Cardinet, conférence publique et contradictoire.

Ordre du jour : l'Eglise et l'Anarchie.
 Entrée : 0 fr. 25.

— Les *Naturaliens* (de la Bastille). — Tous les samedis, à 9 heures du soir, salle Maurice, 183, rue Saint-Antoine. Causerie par Bigot.

— Samedi, 28 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Commerce, 94, faub. du Temple, réunion publique et contradictoire.

Sujet traité : La propriété individuelle et le Communisme libertaire, par les camarades Elie Murmain, Leboucher, Buteaud.

Entrée : 0 fr. 25.

— *Jeunesse libertaire* du XII^e. Dimanche 29 courant, à 2 heures, salle Mazin, 106, rue de Charenton, matinée familiale, littéraire et artistique avec le concours des camarades Buteaux, Paul Paillette, Roger, Père La Purge, etc.

Causerie, chants et poésies révolutionnaires.

Les Tréteaux électoraux, comédie en un acte et en vers, jouée par la *jeunesse libertaire*.

Magnifique tombola comprenant un grand nombre de lots variés.

Entrée : 0 fr. 25, donnant droit à un billet de tombola.

— *Bibliothèque sociologique* du XII^e et *jeunesse libertaire* du XII^e. Samedi 28 novembre, à 8 h. 1/2 précises, au nouveau local, classement des lots pour la tombola du lendemain.

— Les camarades d'Aubervilliers, des Quatre-Chemins, etc., se réuniront chez Lafont, 53, route de Flandre, le dimanche 29 courant, à 2 h. 1/2. Causerie par plusieurs camarades.

— *Jeunesse libertaire* du XIX^e. Réunion le vendredi 27 et le lundi 30 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, tous les copains sont invités.

Organisation de la campagne électorale dans le quartier d'Amérique.

Urgence.

— *L'International scientifique* se réunit tous les mardis à 9 heures, salle Ronoblet, 281, rue St-Denis au premier.

— Les *Naturaliens*. Samedi 28 courant, à 9 h. du soir, grande réunion publique et contradictoire, salle des Artistes, 11, rue Lepic, par les camarades Louis Martin, Gravelle, Bigot.

Sujet traité : *Le Mouvement naturalien*.

Tous les libertaires sont priés d'assister à cette réunion qui sera intéressante.

Dijon. — Conférence contradictoire par le camarade Hinaut, salle Pèchinot, le dimanche 29 courant.

Sujet traité : La grève générale; comment la conçoivent autoritaires et libertaires.

Marseille. — Les camarades qui éditent des brochures, journaux, chansons ou toutes autres publications anarchistes sont priés d'expédier un exemplaire avec les conditions de vente au compagnon Romans-Ville, bar du Grand Orient, quai du Port, 8, Marseille.

Roubaix. — Les *Libertaires du Blanc-Sean* invitent les camarades de Roubaix et des environs, pour la soirée familiale qui aura lieu le dimanche 29 novembre au local habituel, rue de Nouveaux.

Lyon. — Les camarades et leurs familles sont invités à la soirée familiale qui aura lieu le 29 novembre, à 8 h. du soir. Réunion de 6 à 7 h. 1/2, rue Mazenod, 106, à l'effet de se rendre au local convenu. Causerie par Broussouloux.

Monsieur. — Dimanche, 29 novembre, à 3 h. de l'après-midi, chez Vanovers-Kelde (Tuquet), réunion de la *Ligue socialiste et anti-parlementaire*.

Sujet : propagande des journaux libertaires et questions diverses.

Les camarades de Roubaix et de Tourcoing sont invités.

Troyes. — Les camarades sont priés de venir à la réunion qui aura lieu le samedi 28 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à l'endroit que désignera le *Petit Troyen*. Organisation d'une conférence; les camarades détenteurs de volumes sont priés de les rapporter. — Urgence.

Amiens. — Les membres du groupe *les Libertaires d'Amiens* sont invités à se réunir le dimanche 29 courant, à 5 h. du soir, salle Butiaux, 74, rue St-Léon.

La présence de tous les camarades est indispensable en raison de la question à l'ordre du jour : location d'un local.

Reims. — Les camarades partisans de la bonne besogne sont invités à se réunir le 5 décembre, salle du Cruchon d'or, rue de Cernay.

Ordre du jour : Organisation d'une soirée familiale pour le réveillon. Les camarades qui ont à cœur la vulgarisation de nos idées sont priés de venir prêter leur concours.

Angers-Trélazé. — *Appel aux jeunes libertaires.* Depuis que nous avons étudié en partie la question sociale, nous avons pu apprécier la société actuelle à sa juste valeur; connaissant le mal, voulant nous en débarrasser, sachant aussi que « l'union fait la force » et qu'il y a toujours plus d'idées en deux têtes qu'en une seule, nous nous sommes décidés à former un groupe de la « jeunesse libertaire » afin de pouvoir nous éduquer mutuellement et en éduquer d'autres par notre propagande.

Allons, jeunes camarades, réveillons-nous! Mettons-nous à l'ouvrage, il en est temps, car nous ne devons compter que sur nous qui sommes encore jeunes.

Donnons-nous un peu plus de distractions intellectuelles à combattre le mensonge et un peu moins de lassitude physique que dans les bals et autres lieux de corruption cérébrale qui ne peuvent que nous avilir. — *Un jeune libertaire.*

N. B. — Les camarades désireux de voir ce groupe se réaliser se réuniront le dimanche 29 novembre, à 2 h. 1/2, salle Aubin, rue Saumuroise (angle du chemin des Colombiers).

Prière d'y assister en plus grand nombre possible.

Petite Poste

F. Munot. — (M. Anvers; E. Daumazan; M. Nonancourt, par T. N.) — M. Lyon. — R. Roanne. — B. Saint-Louis-Rhône. — M. Nonancourt. — L. Bruxelles. — B. Limoges. — H. Aix-en-Othe. — C. Nice. — M. Perpignan. — G. Tarare. — F. Bessay. — V. Reims. — B. Angers. — P. Trélazé. — M. Troyes. — F. Amiens. — F. Liège. — C. Havre. — T. Haudrey. — D. Lille. — H. Tours. — L. Brest. — D. Montluçon. — P. Le Mans. — B. Dijon. — L. Saint-Dizier. — P. Romans. — V. Nîmes. — A. St-Georges, reçu règlements et abonnements, merci.

SUBSCRIPTIONS

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD. — Les Anarchos de la rue des Longues-Haies, Roubaix, 3 fr. Les Libertaires du Pile, 3 fr.

POUR LES PETITS DE MIGNOT. — P. Roanne 1 fr. — Un trimardeur de Trélazé, 0 fr. 20; à la Solitude, 0 fr. 30.

— M. Troyes : C'est fait.
 — F. : Rien à Péronne.

Enfin, il est sorti du four!

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES, LES MARCHANDS DE JOURNAUX & AUX BIBLIOTHÈQUES DES GARES

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Texte. — Je vous la souhaite! — Ruminades sur le calendrier. — Les quatre saisons. — L'alignement des mois, avec la concordance du calendrier crétin et du calendrier révolutionnaire. — Eclipses et marées. — C'est la ville de la Douleur, poésie d'Emile Verhaeren. — Miracles industriels. — La complainte du Bleu, avec la musique. — Binaire pour économiser 900 millions. — Le prix des bouffes-galette. — Les légendes historiques. — La chanson du gas, par le père Lapurge, avec la musique. — L'abrutissoir populaire. — Dans les Syndicales. — Chant international, par Louise Michel, paroles et musique. — Les veillées du Père Barbassou. — Au pays des Mois.

Gravures. — Couverture illustrée en couleurs. — L'automne, l'hiver, le printemps et l'été. — C'est la ville de la Douleur. — Image pour les loupiots. — Avant l'élection : Tariempion, candidat promet la lune. — Après l'élection : comment il tient sa promesse. — En marche et à la boîte. — Le patriote et l'anarchiste (extrait de *The Journal* de New-York). — Le char de l'Etat, d'après Cynicus. — La guerre chasse l'Art et l'Industrie (extrait du journal allemand *Simplicissimus*). — Le gas. — La grande victorieuse. — Quel gros cochon! — La remonte des mineurs, d'après Constantin Meunier, par Luce.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

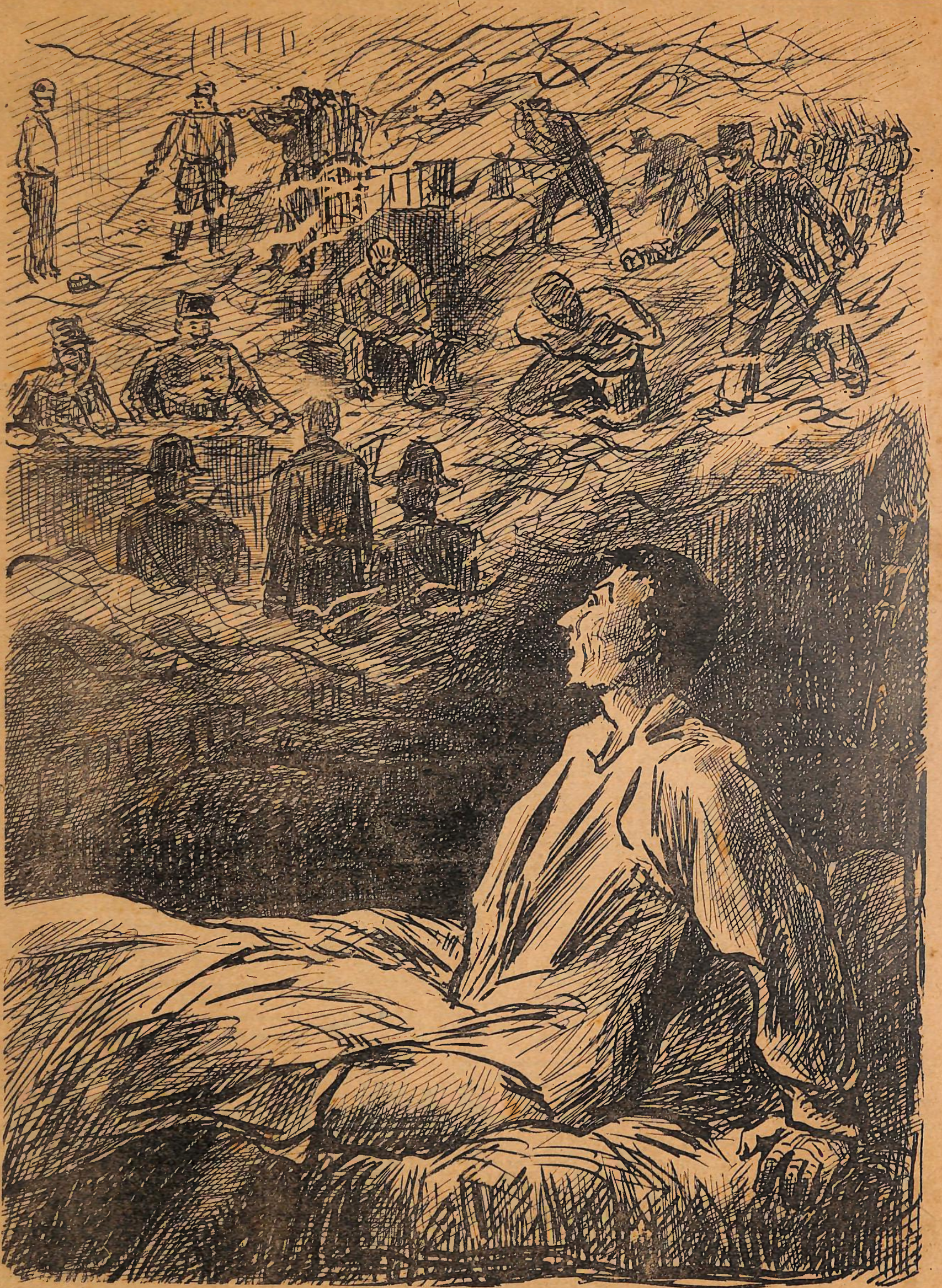
Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer : 35 centimes.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	Aux bureaux	Francs
Variations Guadistes, par Émile Pouget (brochure).....	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Œuvres Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
Le Pain Gratuit, par Barrucand, le volume..	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.
 Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



A DETAILLE, l'auteur du Rêve. — Le Cauchemar du Bleu.